

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

La Forêt Noire

Lallemand, Charles

Paris, 1866

V

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

feld, le jeune maître de poste qui soupire tout bas pour Claire, et que Sarah regarde de temps à autre avec de grands yeux, plus éloquents qu'elle n'imagine peut-être.

V

Et maintenant le lecteur connaît à peu près tout le personnel de la maison. Il sait par cœur cette vie calme. J'ai parlé d'une ombre de tristesse qui passe parfois dans les yeux de Claire. C'est une nuance qui échappe à tout le monde autour de la jeune fille, à elle-même peut-être. Est-ce le sentiment de la responsabilité sérieuse qui pèse sur elle, une certaine inquiétude de l'avenir, une crainte vague que toute cette paix, que tout ce bonheur ne s'écroulent? Nul ne le dirait. En attendant les jours passent sans que rien altère la sérénité de sa vie; elle a cru entrevoir qu'Hermann ne pouvait lui parler sans que sa voix tremblât, mais elle a reconnu aussi que Sarah n'est point insensible aux yeux vifs, à l'air honnête et franc du jeune homme, et elle a songé plus d'une fois comment elle pourrait tourner l'un vers l'autre, deux cœurs certainement faits pour s'entendre.

Un jour, c'était un lundi matin, vers la fin de novembre 186., une lettre arriva à l'hôtel du *Chevalier d'or* avec la suscription suivante: « A Monsieur le comte Emmanuel d'Orgaz, à l'auberge du *Chevalier d'or*, Neubach. — *Conserver en cas d'absence.* » — A ce moment la maison était presque vide, et nul n'avait entendu parler du comte d'Orgaz dans le pays. La lettre passa de main en main avec force commentaires; la vieille mère, après avoir longtemps réfléchi,

déclara que cenom, qui ne lui était pas absolument inconnu, se perdait dans ses plus lointains souvenirs. Claire n'eut pas de peine à reconnaître que l'adresse de cette lettre, timbrée de Madrid, avait été écrite par une main de femme, main délicate et fine assurément, mais là se bornèrent tous les renseignements; on mit la lettre en lieu sûr, et l'on attendit l'inconnu.

Vingt fois des aventures de ce genre avaient eu lieu sans qu'on y prit garde; cette fois, toute la maison était agitée, comme à l'approche d'un événement. Ce comte d'Orgaz qui venait tout exprès d'Espagne en hiver pour séjourner à Neubach devait être, selon les uns, un vieillard ennuyé et souffrant: « C'est évidemment un jeune homme, disaient les autres, un jeune homme de grande famille que doivent rejoindre ici sa sœur ou sa femme. » J'ai oublié de dire que l'écriture de l'adresse trahissait assez visiblement une femme encore jeune. Desbarolles eut probablement poussé beaucoup plus avant dans l'interprétation de cette calligraphie, mais les braves habitants du *Chevalier d'or* n'entendaient point malice sur ce chapitre.

A mesure que la journée avançait, cependant, les suppositions allaient leur train; on avait construit toute une histoire fort plausible sur ce jeune homme — c'était décidément un jeune homme — sur ses projets, ses habitudes, la durée de son séjour dans le pays. On le reconnaissait de loin, on le saluait comme un hôte attendu; puis quelqu'un proposait un roman nouveau, et voilà toutes les cervelles à l'envers une fois de plus.

Vers quatre heures, Sarah et les deux fillettes étaient réunies dans la cour le long de la charmille; Claire s'était retirée dans sa chambre et travaillait. Tout-à-coup Hermann fit invasion dans la cour, et Sarah, qui filait avec ardeur, laissa tomber son fuseau en l'apercevant. « Eh! bon Dieu, maître Hermann, qu'avez-vous? dit-elle, vous êtes tout agité et tout couvert de poussière? » — « Ce n'est rien, mademoiselle, dit le brave garçon; seulement je descends de cheval et

j'arrive de Geissingen à bride abattue ; j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je connais l'étranger, celui pour qui la lettre est venue. » — « Vous le connaissez, fit Sarah en se levant avec impétuosité, tandis que les petites filles se rapprochaient d'Hermann ; vite, Odile, donne une chaise au voisin, et toi, Johanna, cours appeler Claire ! Voyons, Hermann, dites-nous tout ce que vous savez. »

Claire venait de descendre non sans quelque émotion : « Voyons, Hermann, répéta-t-elle, nous vous écoutons ! » — « Mon Dieu, mesdemoiselles, dit Hermann assez flatté de se voir l'objet de l'attention générale, la chose est bien simple. Je suis parti ce matin pour Geissingen, comme vous le savez, sur l'invitation de mon parrain Heinrich Weber, le propriétaire du *Mouton-Blanc*. J'arrive à l'hôtel. — Il y a ici, me dit le père Weber, un voyageur malade depuis une quinzaine de jours et qui veut absolument partir demain pour Neubach ; tu seras prêt avec ta voiture ? — Assurément, mon parrain. — Ce n'est pas tout. Tu vas retourner à Neubach ce soir même à franc étrier, et tu retiendras pour M. le comte d'Orgaz l'appartement du premier chez les Wackermann, tu sais, la grande chambre bleue avec le salon ; et puis surtout — observe bien ceci, Hermann, — tu prieras Claire de faire mettre en ordre la chambre n° 17 si elle n'est pas louée. M. le comte d'Orgaz veut disposer de cette chambre pour plusieurs jours. M'as-tu compris ? — Parfaitement, mon parrain ; et... vous connaissez ce jeune homme ? ajoutai-je avec quelque hésitation. — Je le connais... je le connais comme je connais tous les locataires de mon hôtel ; je sais qu'il a été malade quinze jours ici, et que le meilleur médecin d'Ulm a été mandé en toute hâte ; que ce jeune homme ne regarde pas à la dépense, qu'il est d'une générosité folle, et que j'aime mieux avoir un gaillard pareil pour client que pour fils ; je sais enfin qu'il est très-pressé de partir pour Neubach, et... Mais le voici qui descend, je vais te présenter à lui.

« En ce moment, en effet, le voyageur descendait de sa chambre.

Il marchait avec quelque difficulté, et comme un homme que la maladie a secoué. Mon parrain s'approcha de lui. — Monsieur le comte, lui dit-il en saluant très-profondément, voici mon filleul, le maître de poste qui vous conduira demain à Neubach. A quelle heure désirez-vous partir? — Vers dix heures du matin, répondit M. d'Orgaz d'une voix faible, et, s'adressant à moi : — Je vous serais reconnaissant, monsieur, si vous retournez aujourd'hui à Neubach, de vouloir bien recommander aux maîtres du *Chevalier d'or* de conserver avec soin les lettres qui pourraient m'arriver chez eux. — Nous en avons justement reçu une ce matin, monsieur le comte, dis-je en m'inclinant. — Elle portait le timbre de Madrid, n'est-ce pas, reprit le comte avec vivacité? — Je m'inclinai de nouveau en signe d'affirmation. Le jeune comte rougit, et regardant à sa montre : — Il est trop tard pour partir maintenant, dit-il; à demain à dix heures je vous prie, messieurs. Et me saluant avec une bonne grâce parfaite, le voyageur sortit de la maison. Je suis remonté à cheval, mademoiselle Claire, j'ai fait la route en moins de deux heures, et me voici. » Sur ce, Hermann, fatigué de sa course et de son éloquence, s'essuya le front à plusieurs reprises.

Claire avait écouté avec grande attention le récit un peu décousu du jeune maître de poste. « — La chambre numéro 17 ! dit-elle après un instant de silence. C'est singulier. Celle que nous appelons la chambre de la morte, et qui est si rarement occupée ! Allons, Sarah ! allons Lisbeth ! nous avons encore une demi-heure de jour, à l'ouvrage ! » Et, son trousseau de clefs à la main, Claire se dirigea du côté de l'hôtel. Sarah et les enfants paraissaient enchantés de l'arrivée de l'étranger. « — J'espère, Hermann, dit Sarah, que vous allez vous rafraîchir un peu. » Mais Hermann, les yeux fixés sur Claire qui s'éloignait, n'entendit pas l'invitation de la jeune fille ; Sarah s'aperçut de la préoccupation du jeune homme, et n'osant pas réitérer son invitation, elle suivit sa sœur.